

In *Laugh and tell*, the perspective is almost too insistently humorous. A series of tales about the author's childhood in an Austrian village, the book is clearly addressed to adults to remind them of their own childhoods. Kaetler's grandpa and Janie may seem flat stereotypes (the very title implies this), but Waldstein's persona is just as much a type, the mischievous curious boy who did not realize at the time that sex is the funniest thing in the world. The themes of sexual ignorance and romantic longing dominate the stories. The boy does not know the difference between a cow and a bull; he naively observes his teacher making love and thinks that she is wrestling; he wishes the bride and groom a peaceful night and the villagers laugh and blush. Such humour demands an adult perspective as do the comments on woman's fickle nature. When the narrator falls in love with so many different women, an adult reader may suspect that it is the boy who is fickle, but will a child reader?

Strangely, the most tragic story, *A boy called Nam*, is far more suitable for children and is the only book under review that works as children's fiction. Based on a true story of a ten-year-old Vietnamese boy's terrifying ordeal as one of the boat people, the book succeeds in conveying foreign experience through its concentration on the particular. There are no stereotypes, only individuals. Readers learn about one particular Vietnamese boy, his family, sister, and cousin. His experiences are not generalized. Even the pirates who attack the boat are not caricatures, but individuals acting according to particular circumstances. Leo Heaps is not just the author but a participant responsible for bringing Nam to Canada. He has written a gripping and moving tribute to a child's survival, successfully avoiding the sentimental and clichéd. It is a story of suspense and surprise that will return all readers, not just children, to the infant's state of wonder.

Adrienne Kertzer teaches children's literature and Victorian literature at the University of Calgary.

LE ROMAN DE LA TOLÉRANCE

Un monde hors du temps, Barbara Smucker. Montréal, Pierre Tisseyre, 1985. 224pp. 9,95\$ broché. ISBN 2-89051-283-5.

En ce tricentenaire de la révocation de l'Édit de Nantes, le protestantisme ou la R.P.R. (Religion prétendue réformée, dénomination officielle du pro-

testantisme en la France du roi-soleil) suscite un engouement inattendu. La R.P.R. n'a pas été extirpée en 1685, au contraire, mais des chrétiens, amish, calvinistes et camisards et tant d'autres, ont été en butte aux exactions et aux persécutions de l'Etat. Guerres de religion, autodafés, dragonnades, bien des conflits de l'histoire sont "habités" de motifs religieux.

Les temps ont-ils vraiment changé? L'hypocrisie de notre siècle masque bien la haine et l'intolérance. Le racisme, Hyde de Lerne contemporain, se manifeste avec recrudescence. Le Pen là-bas, Keegstra ici, il a à peine quarante ans que les feux d'Auschwitz, de Dachau et de Treblinka sont éteints.

Comment éviter que de telles tragédies ne se répètent si ce n'est par l'éducation des nouvelles générations. Le livre de Barbara Smucker, *Un monde hors du temps*, témoigne de la volonté de l'auteur de s'attaquer aux sources de l'intolérance. Ce roman d'apprentissage raconte en termes très simples l'éveil d'une conscience à la réalité d'autrui.

Parce que son père, qui est ingénieur, travaille sur une plate-forme de forage en pleine mer de Beaufort, Ian MacDonald, douze ans, doit aller passer plusieurs mois chez une vieille tante sévère de Toronto. Mais à la suite d'un accident de voiture qui fait d'un père de famille amish un handicapé, Ian se retrouve au coeur d'une famille et d'une communauté qui vit comme vivaient ses ancêtres écossais il y a deux cents ans. D'abord dérouter par les coutumes, les principes moraux et même le vêtement des amish, le jeune rouquin apprend à aimer ces "gens simples" (p. 67) et cette existence en accord avec la nature et avec Dieu. Des événements dramatiques auxquels il est mêlé, bien malgré lui, le font s'identifier si étroitement à ses nouveaux amis qu'il devient en quelque sorte un des leurs.

La situation initiale, celle d'un manque à combler, est clairement établie dès les premières pages du roman. Orphelin de mère, Ian est ballotté d'un pays à l'autre. Le destin de cette famille est soumis aux impératifs du marché; le père doit aller là où ses services sont requis. Les tentatives pathétiques de l'enfant d'appivoiser un rat blanc ou de tisser des liens d'amitié avec le fils du concierge tournent court. Seul, souvent rejeté ("De vraies têtes de mules. Des roux, c'est tout dire" p. 11), Ian entreprend une quête, celle d'amis et de racines. L'accident de voiture, véritable "deus ex machina", place Ian dans une situation inusitée, celle d'un Survenant (au sens québécois du terme) chez les amish, et lui permet d'entrevoir la réalisation de ses rêves.

L'image de marque des amish que reconnaît l'opinion est celle de barbus rétrogrades vêtus de noir, conduisant des bogheis noirs auxquels ils ont accroché un grand triangle orange. Pour remettre en question cette façon de voir, l'auteur entend construire une machine narrative qui fonctionne. Smucker présente deux modes d'existence, sous forme d'oppositions. La

première s'organise autour de la triade spiritualité-campagne-tradition, la seconde, matérialité-cité-provisoire. La première l'emporte sur la seconde et par le fait même dévoile le vide de celle-ci.

Ian devient un observateur privilégié, jeune, innocent et ouvert d'esprit, qui, tel un héros de roman picaresque, traverse diverses couches de la société. Du dix-septième étage d'un immeuble à Chicago à une ferme amish du sud-ouest de l'Ontario, la distance, tant géographique qu'idéologique, est grande. La période d'acclimatation d'Ian à cette espèce d'"Amish Gothic" sera longue. Elle consiste avant tout en son apprentissage des travaux agraires et en sa redécouverte de valeurs spirituelles d'inspiration biblique.

-Ouais, ben, fit Jonah, pensif, nous avons de petites fermes, d'une centaine d'arpents, à peu près. Nous travaillons dur et nous gardons nos familles occupées et bien nourries. Nous faisons la rotation des cultures, nous épandons le fumier de nos écuries sur nos champs. Ezra, J...-il fit une pause-, Reuben et moi plantons des arbres fruitiers, du soya, du maïs, et du trèfle. Susie, Rébecca, et Lydia font pousser des légumes et des melons. [...] nous, amish, croyons que nous n'avons pas été mis au monde pour nous amuser, nous enrichir ou devenir célèbres. Nous faisons de notre mieux pour nous plier à la volonté de Dieu, aimer notre prochain et préparer notre éternité. (p. 183)

Il est significatif qu'en ces temps de "reaganisme" triomphant l'idéologie manichéenne de l'auteur soit axée sur le retour à la terre et aux valeurs traditionnelles. *Un monde hors du temps* entretient des liens de parenté inattendus avec *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe (1846). Mais si le manichéisme de ce dernier est viscéral et absolu, l'auteur ontarien est manichéenne pour des raisons de commodité.

Smucker cherche des oppositions élémentaires que peut comprendre tout adolescent. Elle donne un visage aux forces en présence par la bipartition manichéenne des actants (ex. Ian vs Pete, Ezra vs Jack, etc.) En revanche, son roman n'est ni dogmatique ni réactionnaire. L'auteur reconnaît les nuances, les distinctions et justifie les contradictions. Les amish présentent un mode de vie alternatif des plus intéressants et qui mérite d'être connu et respecté.

-Vous et moi n'avons nullement l'intention de nous joindre à leur secte, mais nous devons respecter les lois qu'ils se sont données. Ils essaient de se retrancher du monde et de répondre aux injures en "présentant l'autre joue". C'est leur façon d'interpréter la Bible. [...] Un gouvernement avisé autorisera toujours ses citoyens à pratiquer la religion de leur choix, s'ils ne nuisent en rien aux autres. (p. 205)

On saisit clairement à ce point comment ce roman de Barbara Smucker mérite un succès aussi répandu que possible: il met en mouvement un réseau d'associations qui appellent à une dynamique originelle et profonde. Il plaît au lecteur qui applaudit en Smucker l'écrivain qui prône la tolérance et qui retrouve dans *Un monde hors du temps* la pureté du roman

d'aventure traduit en termes d'actualité.

Robert Viau est professeur à l'Université de Brandon. Il a soutenu une thèse de doctorat sur *L'Image de la folie dans le roman québécois (1837-1980)*.

DREAMS ARE NOT REALITY

Angel Square, Brian Doyle. Douglas & McIntyre, 1984. 128 pp. \$6.95 paper. ISBN 0-88899-034-0; *It's an aardvark-eat-turtleworld*, Paula Danziger. Delacourte Press, 1985. 133 pp. \$17.95 paper. ISBN 0-385-29371.

Both Brian Doyle's *Angel Square* and Paula Danziger's *It's an aardvark-eat-turtle-world* depict the harsh reality of experience intruding on adolescent innocence. In Doyle's novel, Tommy four times a day crosses Angel Square, where the "Pea Soups," the "Dogans," and the "Jews" square off with each other in a "kid's war", and where Tommy, who belongs to no group, is fair game for all. Tommy must face the issue of religious and racial hatred. While Tommy never thinks of the boys he "beats up" as persons—they are simply "Dogans" or "Pea Soups" — he knows Mr. Rosenberg the father of his friend Sammy as someone who is more than a label. Thus is initiated a second dimension of the story, as Tommy is transformed from being the imaginary "Shadow" of his dreams into the "Shadow" who sets out to confront real evil in finding out who is responsible for an assault on Sammy's father.

It's an aardvark-eat-turtle-world also pivots on the notion that dreams are never like the real thing. Raised by her mother and from a white Jewish and Black Protestant background, Rosie tends to see herself as a misfit. When Rosie's mother, Mindy, falls in love and moves in with Jim, the idea of having a complete family is, for Rosie, a dream come true, especially as Jim's daughter, Phoebe, is already Rosie's best friend. But Rosie only thinks she is getting a complete family, for Phoebe as friend and Phoebe as sister are two very different persons.

Rosie discovers, moreover, that having a new family puts new stresses on her. She is uncomfortable with the sexual intimacy of her mother and Jim, as she is with the physical presence of a male in the house. The new family falls apart. It is left for Rosie, drawing on her own awareness of what it is like to be alone and alienated, to put things back together again.

Neither of these novels avoids difficult issues. Tommy's older sister, for